

Laïcité et laïcisme

Sur le terrain légal, j'ignore, pour n'être pas juriste moi-même, si la décision de la Cour constitutionnelle est bien née ou pas. Je suis bien conscient qu'un choix a été fait pour une certaine lecture de la loi accordant des subsides à la laïcité au titre de l'« assistance morale » qu'elle apporte dans certaines circonstances de la vie. Je note comme Cathy Legros que la Cour a fait également une certaine lecture de l'expression « libre examen », et que cette lecture est contestable. Philippe Halleux a évoqué cette question de l'ambiguïté des mots par exemple pour la laïcité : on révoque la laïcité neutre au nom du laïcisme considérant que le cours de morale émerge au second plutôt qu'à la première. C'est également au regard d'événements légaux, de mots, de certaines dénnotations de mots, qu'il est pris acte que les professeurs de morale professeraient un engagement en faveur de l'athéisme et qu'à ce titre le cours ne serait pas neutre. Les professeurs ne sont pas jugés sur pièce mais sur dossier et uniquement à charge : je comprends bien de ce point de vue l'exaspération qui est celle de nombreux membres du Collectif des professeurs de morale.

Maintenant, s'est-t-on posé la question de savoir si, menant une audition libre de dix professeurs de morale, ou assistant à dix cours de morale différents portant sur le point au programme du cours intitulé « quel sens je donne à ma vie ? », les juges de la Cour constitutionnelle auraient rendu un avis très différent ? Il me semble quant à moi très probable que des professeurs de morale non confessionnelle fassent état, durant leur cours, de leurs propres engagements moraux et politiques et « ontologiques » ; probable aussi qu'ils choisissent de traiter cette question du sens de la vie d'une façon engagée. Est-ce d'ailleurs si choquant en soi ? Et à tout prendre est-ce tout simplement possible de ne pas le faire de façon engagée ? La vie n'a pas le même sens si l'on considère l'existence d'une transcendance spirituelle comme certaine, possible mais indécidable ou impossible. Le travail réalisé durant les dix dernières années par les professeurs de morale, travail sur lequel Cathy Legros avait le sentiment qu'on tire la chasse pour le dire de la façon la plus rude ; quelle qu'ait été sa valeur intrinsèque, peut-on affirmer avec certitude qu'il fut neutre ? Si l'on oublie un instant le sentiment de non-reconnaissance, de mépris qui peut venir quand on songe à la « méthode » utilisée ; si l'on quitte le terrain du droit, des moyens, que l'on se concentre sur la question qui, explicitement, heurte : cette question de la neutralité, la réponse est-elle si évidente ? Sur le terrain pratique, dans la réalité des classes, il me paraît au moins possible et même probable, que oui, l'enseignement non confessionnel a pu être un enseignement laïque engagé, laïciste.

Sur le terrain de l'histoire des idées, je me dis que le sujet se présente de façon peut-être encore plus dure. L'idée moderne de laïcité diffère fortement de ce qu'elle pouvait signifier dans l'Antiquité (le *laos* représente ceux qui ne sont pas clercs, donc qui sont majoritairement illettrés) comme de l'idée médiévale (le frère lai est au départ un frère qui n'a pas prononcé les vœux parce qu'il est illettré ou réputé idiot). A la base, c'est un terme extrêmement péjoratif dont la valeur connotative a évolué jusqu'à s'inverser complètement. Est-ce un hasard ? Le sens s'est inversé parce que la société s'est inversée, s'est révolutionnée. Nous avons inversé toutes nos valeurs.

En effet, pour les modernes, il me semble que les grandes références de l'idée de laïcité renvoient davantage à un parti-pris idéologique qu'à une partition de la population. A la Renaissance, le travail de critique historique mené par les humanistes à propos de la Bible et l'édition de leurs travaux par l'université de Leyde aux Pays-Bas (aujourd'hui siège de l'organisation Bilderberg, hyperpôle du libéralisme supranational – est-ce un hasard ?) est un exemple de soustraction au principe d'autorité : il est possible d'opposer la Bible à la Bible, de remettre donc en cause son caractère sacré puisque on fait état de problèmes de traduction entre les codex primitifs écrits majoritairement en grec et le texte latin de référence médiéval (la vulgate de Saint Jérôme). S'il est possible de critiquer le caractère

sacré du texte et de se livrer à un libre examen des incunables et bien cela signifie qu'on a changé de monde, qu'on vit tête bêche maintenant. Est-ce pour un mal ? Le doute, le sens critique trace son histoire par poussées durant les siècles qui suivent : Pour Érasme, Dieu ne détient pas seul la Grâce – l'homme peut gagner son salut par ses propres actes de façon concomitante à la Grâce divine. Chez Descartes, Dieu est déjà un simple gardien des vérités intangibles, un garde-fou épistémologique. Kant en fait un postulat de la raison pratique, une simple condition d'exercice de la pensée morale. Voltaire déclare demeurer déiste mais ne voit aucune raison d'aller à la messe, même s'il apprécie que son valet y aille. Marx veut l'en tirer, ce valet, de la messe et dénonce « le soupir de la créature accablée » comme une simple superstructure idéologique, un produit, un récit socialement nécessaire parce que susceptible d'assurer la prééminence de la classe dominante : d'abord la noblesse et le haut clergé ensuite la bourgeoisie, et pour les mêmes raisons. Nietzsche annonce le crépuscule de toutes les idoles, analyse le retrait progressif de l'Idée platonicienne jusque dans « les brouillards de Koenigsberg » puis son évaporation finale à l'heure de midi où « les esprits libres font un vacarme de tous les diables ». C'est la célébration de la mort de Dieu, un joie furieuse après une fameuse gueule de bois : Dieu est mort. Freud en fait une image résiduelle du père : Dieu est une illusion commandée par les nécessités de la vie psychique du névropathe. Foucault, Lacan, Derrida vont jusqu'à la mort de l'Homme. Il n'y avait plus de Créateur, il n'y a plus non plus de créature, plus de nature, plus de nécessité, le sujet est un être de papier.

L'histoire de la modernité, c'est donc l'histoire de la séparation progressive de la société civile d'avec une transcendance conçue depuis deux mille ans comme altérité absolue. Le corollaire de l'éloignement de Dieu, c'est l'avènement de l'individu absolument singulier, réductible à aucune autorité traditionnelle, aucune loi divine, aucune révélation, aucun récit mythique, aucun ancêtre rêvé, aucune nature ou essence, aucune nécessité mais formé autour d'un noyau individuel de pure liberté, un homme en minuscule, singulier, sans destin, sans détermination, sans cadre, sans bords. Un être qui, « né par hasard, se poursuit par faiblesse ». L'humanisme est un vertige. Ce vertige, il est le tribut payé à l'exercice de l'esprit critique des modernes, qui ont assailli et emporté toutes les anciennes citadelles de la foi. La laïcité dans la réalité, le penchant à la laïcisation des sociétés, la disparition progressive des références aux textes religieux, aux responsables religieux dans la littérature, dans les discours, dans la recherche scientifique, c'est donc un acide. C'est du doute qui creuse, qui élimine, qui efface l'Altérité divine et sa cléricature. Elisabeth Badinter, aujourd'hui, défend l'idée que la laïcité des Lumières c'est exactement cela et ce n'est même que cela : un combat contre la religion instituée. Il me semble qu'elle a raison (tant qu'on distingue bien la foi de la religion instituée). Et cela signifie que l'esprit critique a une histoire, qu'il s'est déployé dans un contexte très particulier et absolument pas neutre sur la question des convictions religieuses, c'est le moins qu'on puisse dire.

Je suis tout à fait d'accord pour dire qu'on peut distinguer conceptuellement laïcité et laïcisme, cela a du sens. La première concerne l'établissement de l'État libéral comme garant de la singularité des choix culturels privés. La laïcité en somme c'est l'idée qu'à partir de maintenant, personne n'a le droit de porter une arme à feu en rue mis à part la police, donc l'État, et cela permet d'éviter les débordements publics. Le laïcisme lui concerne la pression exercée pour refouler la cléricature hors des cercles du pouvoir et de l'enseignement. Le laïcisme c'est l'idée que pour ceux qui ont des armes, il ne suffit pas de dire que leur port est interdit mais qu'il faut les désarmer de force si nécessaire. Personne ne lâche le pouvoir volontairement. Personne ne perd volontairement. Laïcisme et laïcité sont donc bien deux concepts distincts mais il me paraît impossible de ne pas voir de lien de consécution.

La laïcité et le laïcisme me semblent donc, dans les faits, très intimement enlacés. La laïcité comme neutralité de l'État devant les pratiques religieuses des citoyens a été accouchée entre autres par la laïcité comme acide, comme refus de l'autorité transcendante. La laïcité est donc profondément

engagée et pas du tout neutre. Elle est un choix de civilisation. Comme l'explique Marcel Gauchet, notre monde s'est largement désenchanté, s'est éloigné du Dieu chrétien (Dieu en dehors du monde, Tout-autre) après s'être absous du paganisme antique (la présence actuelle, constante du sacré sur la terre) et cette absence de sentiment religieux qui est si particulière à notre continent est éminemment liée à l'esprit critique, au goût de la preuve, à la rationalité, à l'empirisme, à l'esprit scientifique. Notre conscience morale est profondément déterminée par notre irrégiosité, qui est une spécificité culturelle européenne.

Lorsque nous parlons de morale, lorsque nous sollicitons des adolescents pour qu'ils formulent leurs propres règles de direction de l'esprit, qu'ils exercent leur propre rationalité, qu'ils développent leur esprit critique – et bien nous sommes les héritiers d'une idéologie et cette idéologie est la laïcité militante : non pas la neutralité de l'État, la laïcité politique, mais la laïcité de combat, celle qui a guidé l'histoire. Il n'est pas jusqu'au choix actuel de mettre en exergue les compétences préférentiellement aux connaissances abstraites qui ne soit encore un effet lointain du combat laïc. Lorsque nous disons « il n'est plus l'heure d'entendre et de mémoriser ce qui est vrai mais il est l'heure de former mon propre jugement critique singulier » nous sommes éminemment laïcs et militants. Jusqu'au bout de nos ongles, jusqu'au delà même de ce que nous voulions atteindre, nous sommes engagés. Exercer un jugement personnel singulier sur un fait moral et régler sa conduite selon son propre jugement, qu'on le juge bon parce que susceptible d'universalisation, ou bon parce que rationnel ou bon parce que utile au plus grand nombre, c'est être absolument moderne et absolument laïque parce que l'idée même d'autonomie du jugement critique est *totallement opposée* à ce qui préexistait à l'État de droit démocratique, et qui était la société d'Ordres, et qui était la société traditionnelle, et qui était la société religieuse et rurale qui nous a précédé.

On peut distinguer des concepts. On peut distinguer également tel fruit de l'arbre qui l'a porté mais on n'échappera pas à l'évidence de la filiation entre laïcisme et laïcité. Je doute que l'on puisse récuser la part d'« engagement » (au sens fort, sportif même, de lutte) qui étaye et soutient cet objet de luxe, ce bien de confort, ce privilège obtenu de haute lutte dont jouit aujourd'hui une société qui a traversé la Réforme, les guerres de religion, la Révolution et les affrontements des nationalismes européens. Cet objet de luxe c'est la neutralité de l'État.

Je doute également que l'on puisse départir l'une de l'autre la laïcité de l'État moderne, la tendance historique lourde et la superstructure idéologique dont elle avait besoin, deux objets de pensée qui sont l'un pour l'autre, comme l'arbre et le fruit. La fonction de l'État est de garantir la propriété, la sûreté, l'égalité et la liberté. La laïcité, parce qu'elle est originellement capitaliste veut la première ; parce qu'elle est bourgeoise veut la seconde ; parce qu'elle est démocratique veut la troisième ; parce qu'elle est intimement protestante et libérale veut la quatrième. La fonction de la religion est de garantir le Ciel, d'affirmer la damnation du monde séculier couplée au salut après la mort, la prédestination des âmes à la naissance et l'autorité d'une guidance reposant sur la révélation. C'est donc un renversement total. Propriété, sûreté, égalité, liberté : ce sont les droits de l'homme. Scientificité, esprit critique, empirisme, rationalisme, autonomie morale, autodétermination politique par le vote, égalité devant la loi : c'est la pensée humaniste développée au sol, d'Érasme à Marx au moins et jusqu'à Sartre probablement. Si l'on affirme les valeurs des droits de l'homme et de l'humanisme, alors on est forcément engagé et non neutre. L'humanisme n'est pas neutre. L'humanisme n'est pas un confort social, juridique et multiculturel. L'humanisme produit ce confort, cette liberté expérimentée, mais il n'est pas ce confort dont le nom est laïcité politique.

Pourquoi est-ce dès lors si difficile, voire choquant moralement d'assumer le laïcisme ? Comme pour le libéralisme : nous voulons les libertés individuelles mais pas la violence des marchés. Ici, nous voulons la suprématie de l'État de droit neutre mais nous poussons des cris d'orfraie quand il devient manifeste que les droits se conquièrent avec une certaine violence. Nous voulons la politique,

l'urbanité mais pas la *realpolitik*. Nous sommes tellement habitués à ces concepts, ces idées, ces valeurs que nous défendons devant les élèves (autonomie, démocratie, égalité en droit, liberté de conscience, esprit critique,...) que nous les considérons comme allant de soi, comme naturelles alors qu'elles sont modernes, qu'elles sont nouvelles et qu'elles ont été obtenues de très haute lutte. Les quatre siècles qui nous ont précédé ont amené un retournement idéologique total de la société civile et l'histoire qui a accouché de l'Europe contemporaine ne fournit pas de périodure. Quatre siècles c'est très peu à l'échelon des quarante mille ans d'histoire des sociétés religieuses. Mais quatre siècles, cela suffit pour que l'on aie l'impression que ces idées existent depuis toujours, naturellement, par elles-mêmes, sans difficulté ni effort, comme une sorte d'état indifférencié de confort tiède, de bonne conscience digestive ; comme une neutralité bienheureuse surgie de nulle part – mais la neutralité de l'État de droit est le précieux butin d'une guerre ancienne, butin dont nous jouissons en paresseux vaguement blasés. Notre « bürgerliche Gesellschaft », notre société civile libérale toute entière concentrée sur les immenses privilèges conquis par les individus, pour les individus n'aurait pas été sans l'exclusion du religieux hors du politique.

Exclure la religion de l'enseignement, aujourd'hui, en Belgique, comme c'est déjà le cas dans un grand pays voisin, cela me semble simplement aller dans le sens de l'histoire et c'est éminemment laïque. En classe : ni curé, ni imam, ni rabbin. Si l'on veut vivre dans un monde laïque, la question n'est pas « doit-on être politiquement laïque » mais « peut-on ne pas être laïciste ? ». On n'a tout simplement jamais obtenu l'un sans l'autre. Pour pouvoir être neutre dans la classe, c'est-à-dire laïque politiquement, il faut être, *dans la polis*, laïciste. C'est ou Candide, ou « Écrasez l'infâme ».

à Liège, le 17 août 2015
A.Budenaerts